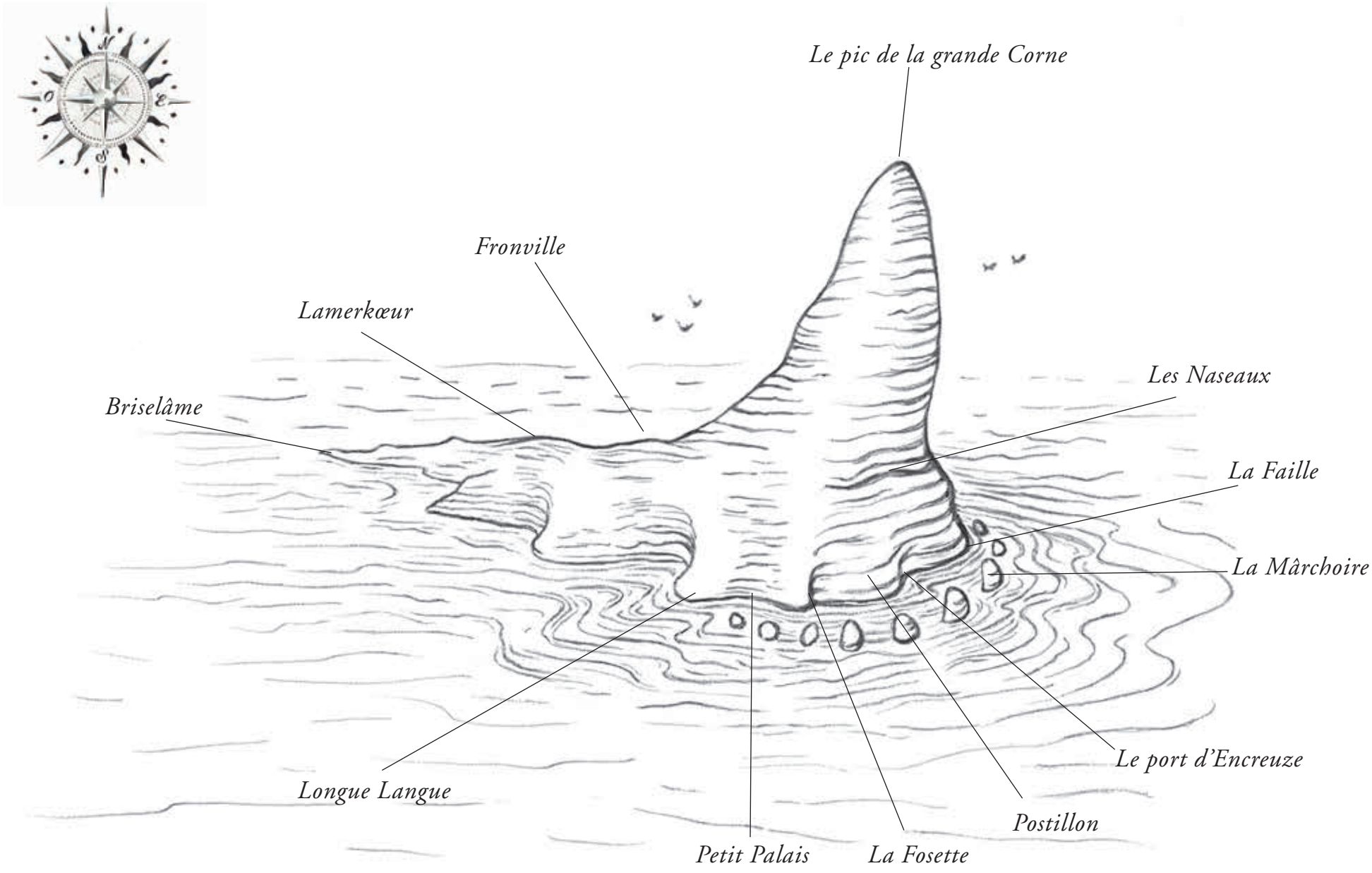
Le pic de la grande Corne
Fronville
Lamerkœur
Briselâme
Les Naseaux
La Faille
La Mârchoire
Le port d'Encreuze
Longue Langue
Postillon
Petit Palais
La Fosette

À József, mon père.

PROLOGUE

Le garçon et l'oiseau rouge se faisaient face, immobiles, silencieux. Ce fut le volatile qui s'exprima le premier : de son bec effilé jaillit un trille joyeux, une longue phrase qui s'acheva par une note plus aiguë, comme s'il posait une question. Il inclina la tête de côté, fixa l'enfant, s'avança de quelques pas. Ses griffes faisaient un petit bruit sec en se déplaçant sur le sol. Suivant l'orientation de la lumière, son plumage adoptait une

teinte vermeille qui virait parfois au pourpre, comme une tache de sang coagulé.

Le garçon voulut dire quelque chose, mais pas un son ne sortit de sa bouche. Il étendit le bras et ouvrit lentement la main, paume vers le haut, pour inviter l'oiseau rouge à s'y poser. La petite bête parut hésiter. Elle battit des ailes – *Flap, clap, flap, clap !* – s'éleva puis, d'un coup, fonça droit sur lui. Surpris, le garçon ne chercha pas à l'éviter. Alors l'animal lui transperça le cœur et traversa sa poitrine de part en part.

PREMIÈRE PARTIE

Tzoutzi

1

Aimer l'aventure

Tu aimes les histoires d'aventure ? Eh bien, celle-ci devrait te plaire ! se répétait Tzoutzi, depuis qu'il avait pris la décision de partir. Plongé dans ses pensées, il disposait les assiettes sur la table familiale, prêtant une oreille distraite à la tempête qui mugissait au-dehors. Le vent chargé d'embruns balayait les ruelles étroites, faisait trembler les tuiles et claquer les volets des chaumières. Le soir tombait sur le village de La Fossette. On y dénombrait en tout

une vingtaine de maisons de pierre serrées les unes contre les autres sous l'ombre perpétuelle d'un gigantesque pic rocheux. Plus bas, la mer qui battait les récifs faisait mentir la cadence normale des saisons. Depuis peu, le printemps avait tourné la page du calendrier, mais pour le redoux, il fallait encore attendre.

Sous le toit de la famille Loncour, on s'affairait pour le diner. Une délicieuse odeur de plat mijoté emplissait le séjour. La porte s'ouvrit brusquement. Lucie parut, toute échevelée, les bras chargés de briques de varech. Elle posa son fardeau et repoussa le battant d'un coup de pied.

— Il n'y a presque plus de combustible dans la réserve. Tu iras en chercher à la briqueterie demain, annonça-elle à son frère d'un ton autoritaire.

Tzoutzi ne broncha pas. Lucie était l'ainée des cinq enfants Loncour. À dix-huit ans, elle avait un tempérament de cheffe et, après le décès de leur père, tous s'étaient accommodés à ce qu'elle régente les tâches du quotidien.

— J'irai ce soir, dit finalement Tzoutzi.

— Pourquoi ce soir ? s'enquit l'ainée. Ça peut attendre demain !

— Non, demain je pars.

Il y eut un moment de stupeur. Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Comment ça, tu pars ? s'étonna Léa, la seconde.

— Pour aller où ? demanda Lorette, la troisième.

— Et pour quoi faire ? renchérit Lora, sa jumelle.

Tzoutzi eut l'air embarrassé :

— Je dois aller voir quelqu'un… au port d'Encreuze.

— Au port d'Encreuze ? s'exclamèrent en chœur les quatre sœurs.

Tzoutzi baissa les yeux. Étant le plus jeune et le seul garçon, il avait pris l'habitude de peu s'exprimer au milieu de toutes ces filles.

— S'il te plaît, Tzoutzi chéri, ne t'en va pas ! pleurnichèrent Lorette et Lora sur le ton de la comédie.

— Reste, je t'en prie, dit Léa qui prenait tout au sérieux.

— Tu ne t'en iras pas, un point c'est tout ! déclara Lucie de ce ton péremptoire qu'elle prenait toujours pour s'adresser à lui. N'est-ce pas, maman, qu'il ne s'en ira pas ?

Léonore Loncour leva le nez de ses casseroles et soupira.

— À table, dit-elle, sans autre commentaire.

Tzoutzi s'empara du fauteuil de grand-mère Léontine et le rapprocha de l'endroit où elle avait coutume de s'asseoir, juste à côté de lui.

— Hé ! Vous avez pris ma place, s'indigna-t-il.

— Oh, pardon ! pouffèrent les jumelles en se poussant du coude. On croyait que tu étais déjà parti.

— Lorette et Lora, dit leur mère d'une voix lasse, servez-vous et faites passer le plat, au lieu de taquiner votre frère.

— J'ai une idée ! intervint grand-mère Léontine. Et si tu restais plutôt près de nous ?

— Oui, reste, l'implora Léa.

Pour partir, c'est mal parti , songea Tzoutzi.

— De toute façon, il est hors de question que tu partes seul, objecta sa sœur ainée. Tu es bien trop petit pour ça !

À douze ans, celui qu'on surnommait Tzoutzi, parce qu'il était le « tout p'tit » de la famille, ne mesurait, il est vrai, pas plus d'un mètre trente-sept, de la plus haute mèche de cheveux à la pointe des chaussettes. Il était mince, d'apparence fragile, mais ne manquait cependant ni d'énergie ni de courage. Sa tignasse en bataille et ses yeux doux lui donnaient un air un peu triste qui incitait la gent féminine à vouloir toujours le consoler.

Il était le petit-fils favori de sa grand-mère Léontine (et le seul, soit dit en passant). Et s'il était la cible préférée des sarcasmes de Lucie, il était aussi l'indispensable confident de sa sœur Léa, ainsi que la mascotte des jumelles qui le câlinaient comme un bébé, alors qu'il n'avait pourtant que deux ans de moins qu'elles.

Quant à sa mère, elle semblait s'inquiéter en permanence pour lui. Derrière une apparente froideur, Léonore Loncour masquait mal son angoisse. Et bien que son fils en connaisse la cause, ils n'en parlaient jamais ouvertement tous les deux.

Depuis la mort de son père, Tzoutzi avait développé une étrange maladie qui le rongeait littéralement de l'intérieur. Un trou s'était creusé dans sa poitrine, non pas une plaie, mais une béance, un vide. Oui, c'est cela, un vide causé par l'absence et le chagrin. Personne d'autre que sa mère n'était au courant.

À présent, Tzoutzi était le seul homme du foyer ; bien qu'il ne fût pas encore vraiment un homme, comme s'ingéniait à le faire remarquer Lucie. Il était donc hors de question qu'il quitte La Fossette sans raison valable.

Avant même d'en parler, Tzoutzi savait que toute la famille s'opposerait à son départ. Il tenta malgré tout d'argumenter :

— Mais toi, Lucie, n'es-tu pas allée seule jusqu'à Longue Langue quand tu avais douze ans ?

— Effectivement, répondit-elle. Mais moi, vois-tu, j'avais réellement la maturité d'une fille de douze ans. Toi, tu as tout au plus la maturité… d'une fillette de huit ans.

Toute la tablée se mit à rire tandis que Tzoutzi, déconfit, levait les yeux au plafond. Impossible d'avoir le dernier mot avec sa sœur ainée. Il aurait tant voulu trouver quelque chose à répliquer ; hélas, les idées ne lui venaient jamais sur le moment. Évidemment, plus tard dans son lit, il trouverait mille choses à rétorquer. Ah ! C'était exaspérant !

— Partir avec ce mauvais temps, ce n'est pas très prudent, finit par admettre Léonore.

— J'ai une idée ! renchérit grand-mère Léontine. Et si tu restais plutôt près de nous ?

— Ne sois pas fâché, ajouta tendrement Léa en repoussant une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. C'est parce que tu es notre Tzoutzi qu'on veut te garder près de nous !

Le fait que sa seconde sœur le prenne en pitié le mettait encore plus hors de lui. *Je ne suis pas tout p'tit !* avait-il envie de hurler. À croire que tout le monde avait oublié qu'il s'appelait Léon Louis. Décidément, il était temps de leur montrer sa vraie nature. Il fallait à tout prix qu'il se débarrasse de cette image de gamin qui lui collait à la peau.

C'était aussi pour cela qu'il était décidé à partir. Et puis par goût de l'aventure, même si, en vérité, ce mot lui faisait peur. Mais c'était par-dessus tout pour tenir la promesse qu'il avait faite à son père, juste avant que celui-ci ne meure. Seulement, comme cette promesse était un secret, il ne pouvait l'invoquer pour justifier son voyage. Il se doutait que sa mère désapprouverait ce qu'il s'apprêtait à faire, alors il préférait se taire. Un silence pesant régnait à présent autour de la table. Tzoutzi n'osait plus lever les yeux de son assiette. Il devinait que le premier exploit de son aventure consisterait à faire fi des regards braqués sur lui.

2

Partir de nuit

Tzoutzi ne dormit pas cette nuit-là. L'excitation le tenait éveillé. Il tenta de se calmer en fixant son attention sur le ronflement régulier qui lui parvenait de la chambre de sa grand-mère, mais rien n'y fit. Il sentait des picotements lui parcourir le torse, là où sa chemise faisait un creux. Pour la première fois depuis que le trou était apparu, Tzoutzi n'avait pas mal. La sensation s'apparentait plus à une gêne qu'à une véritable douleur. Il palpa

l'endroit, machinalement. À cet instant, l'ouverture était petite, pas plus large qu'une bouche de nourrisson. Il changea de position, se retourna cent fois ; l'impatience était à son comble. Il fallait pourtant attendre encore quelques heures.

En dépit de la réprobation générale, Tzoutzi n'avait pas changé ses plans ; il partirait dès l'aube, avant que la maisonnée s'éveille. Il avait hâte de quitter La Fossette, ses rues froides et humides, ses habitants taciturnes. Il lui semblait que le monde ne pouvait pas se limiter à cette grève grise et cette mer hostile qui l'entourait de toute part.

Ici au nord, on ne pouvait pas s'éloigner de la côte, car les algues en abondance masquaient les écueils et c'était pure folie de vouloir les traverser à l'aveuglette. Beaucoup l'avaient tenté, aucun n'y était parvenu. Les bateaux finissaient éventrés, engloutis par les flots. Tout autour du cap, sur des miles et des miles, le relief sous-marin formait une mâchoire hérissée de dents, telle la gueule d'un animal fantastique. Pour s'en faire une idée, il faut se figurer une immense créature minérale, sorte de rhinocéros de roche dont seuls émergeraient le sommet du crâne et la corne. Le crâne constituait l'essentiel du territoire de l'île. La Grande Corne, c'était le pic fabuleux qui se dressait à son extrémité nord, au pied duquel étaient éparpillés quelques rares villages.

Il était impossible de s'éloigner du cap, et impossible de s'en approcher par la mer. Pour quitter cet endroit, il n'y avait qu'une issue : il fallait gravir le sentier escarpé qui serpentait sur la Corne pour rejoindre les terres du sud, de l'autre côté. Cela prenait des jours et les falaises qui bordaient le chemin rendaient le voyage périlleux. C'est pourquoi la plupart de ceux qui habitaient au nord du pic restaient là où ils étaient nés. On se contentait de reproduire la même vie que celle de ses parents, celle de ses grands-parents et celle d'innombrables aïeuls avant eux. Une vie rude et routinière, immuable comme un roc, aussi peu mouvementée que l'horizon marin.

Pour vivre au diapason des gens d'ici, il fallait être paisible, transparent, ne pas faire de remous ni de vague ; on se préoccupait uniquement du quotidien, sans ressasser le passé ni divaguer sur l'avenir. C'était une question de principe, le signe d'une bonne éducation.

Or, Tzoutzi n'en pouvait plus de vivre là. Il était attaché à sa famille bien sûr, il appréciait aussi ses voisins, mais il sentait qu'il devait partir. Non pas qu'il se crut supérieur aux autres ou différent, mais il était convaincu que quelque chose l'attendait ailleurs. Il savait que son père avait eu une autre vie avant de fonder une famille à La Fossette : une vie mouvementée, pleine de mystères, riches d'expériences, et Tzoutzi voulait faire comme lui. Quitter le village, c'était vivre enfin. En partant, il

espérait changer en profondeur. S'élever, grandir. Oui, cette idée le réjouissait.

Un halo de lumière éclairait le coin de la pièce où il avait préparé ses affaires. Il se leva, enfila les vêtements les plus chauds qu'il possédait, prit son sac et se glissa hors de la chambre. Sur le palier, par la porte entrebâillée, il aperçut les jumelles endormies. Il leur envoya un baiser et descendit l'escalier en se tenant à la rampe pour peser le moins possible sur les marches qui grinçaient. Dans la cuisine, il glissa une lettre dans la poche du tablier de sa mère, accroché à la patère, puis il enfila son manteau, ses chaussures et ouvrit la porte le plus discrètement qu'il put.

Dehors, la lune luisait, les yeux grands ouverts. Elle paraissait étonnée de le voir levé si tôt. Tzoutzi respira profondément. La tempête était un peu retombée pendant la nuit, la journée serait belle. Il prit ça comme un encouragement. Il sortit et tira doucement la porte derrière lui. Le pêne de la serrure fit un petit bruit métallique en se refermant. Ce son pourtant familier résonna comme quelque chose de définitif. *Quand je reviendrai, je ne serai plus pareil*, songea-t-il. Aussitôt, la douleur dans son thorax se rappela à lui. C'était toujours comme ça, quand l'émotion l'étreignait, comme si toute énergie le quittait. Il porta la main à sa poitrine. Le mouchoir était bien là, dans sa poche de chemise ; un carré de

tissu soigneusement plié sur lequel sa mère avait brodé ses initiales. Il avait son odeur, un parfum de lessive et de plantes aromatiques. Tzoutzi appréciait sa présence rassurante. Comme il se savait distrait, il fixa son attention sur la liste des préparatifs établie la veille : *j'ai mis de l'eau dans ma gourde, ma gourde est dans mon sac, mon sac est sur mon épaule. J'ai rangé les briques de varech près de l'âtre, il y a de quoi alimenter le feu pendant plusieurs semaines…* Quand il sentit que ses forces étaient revenues, il fit un premier pas, puis deux, puis dix. Sans se retourner, il traversa le village encore silencieux. Le vent, amical, vint l'encourager d'une poussée dans le dos, le traversant de part en part en produisant un son très doux, comme quand on souffle dans un roseau. Au-dessus de sa tête, Tzoutzi vit passer un cartevent. Il le reconnut à son bec orange qui scintillait comme une lanterne. Il volait en direction du sud mais ne portait pas de message.

En empruntant le sentier d'un pas résolu, Tzoutzi se remémora les mots qu'il avait écrits à sa mère.

Maman,

Je voulais te dire ceci : ne t'inquiète pas, je reviens bientôt. Ou dans pas longtemps. En tout cas, dès que je le pourrai. Je ne sais pas pour combien de temps je pars, mais je suis sûr d'une chose : j'aurai changé quand tu me reverras.

Je serai beaucoup plus fort, j'espère que tu me reconnaîtras.

Je fais ce voyage pour devenir grand, j'ai besoin de prendre le large. Je suppose que tu comprends de quoi je parle. Il faut que je le fasse, je l'avais promis à papa.

Demande à mes sœurs et à grand-mère Léontine de ne pas trop m'en vouloir. Dis aussi à Lucie qu'elle peut me laisser des choses à faire pour quand je rentrerai.

Et n'allez pas croire que je vous oublie, même si je suis parfois distrait. J'ai des pensées pour chacune d'entre vous. Je les ai glissées dans mon mouchoir, celui que je garde toujours dans ma poche de poitrine. J'ai laissé les autres à leur place dans le tiroir de la commode, au fond à droite, avec tout mon amour.

Léon Louis

PS : Je signe de mon vrai prénom pour te dire que quand je rentrerai, je ne serai plus Tzoutzi.

3

Marcher en silence

« Je te conseille d'emprunter le sentier des falaises, avait dit monsieur Ressac. C'est plus éprouvant, mais c'est moins dangereux. » Le vieil instituteur avait recommandé à Tzoutzi de ne pas suivre le chemin de fer qu'il empruntait lui-même avec son wagon-classe pour parcourir le cap. En période de vives-eaux, la voie ferrée qui sillonnait le bord de mer était régulièrement couverte par les vagues. Pour se déplacer sur les rails rouillés, il fallait se plier aux